

CONTACT DIFFUSION

Marie Andrieux
Directrice de production
Théâtre Nanterre-Amandiers
Tel.: +33 (0)6 15 19 53 84
m.andrieux@amandiers.com



VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES

DE LOUIS ALBERTOSI

VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE

LOUIS ALBERTOSI

Avec

Mathilde Auneveux

Louis Albertosi

et Anna Krempp ou Arno Dedeycker (en alternance)

Collaboration artistique

Nicolas Girard-Michelotti

Création son et montage vidéo

Mathieu Ducarre

Création lumières

Marine Flores

Scénographie

Léa Tilliet

Costumes

Marianne Delfau

Production Théâtre Nanterre-Amandiers - CDN

Coproduction Théâtre Ouvert - centre national des dramaturgies contemporaines ;

La Barcarolle, scène conventionnée du Pays de Saint-Omer

Remerciements Cécile Garcia Fogel, Ecole du Nord, Lucie Pollet, Emmanuel Oriol et le conservatoire Georges Bizet du 20e arrondissement de Paris

Création à Théâtre Ouvert du 10 au 13 mars 2026

Mardi et mercredi 19h30

Jeudi et vendredi 20H30

puis au Théâtre Nanterre Amandiers du 18 au 28 mars 2026.

Mer, jeu, Ven 19h30

Sam 18h30

Dim 22 mars 15h30

Durée prévisionnelle 1h30

Tout public à partir de 14 ans

L'HISTOIRE

A la fin d'un été, Louis part faire un voyage en solitaire d'un mois dans un Pas-de-Calais désert et fantomatique, et se met à écrire des pages et des pages. Cinq ans plus tard, ses feuillets de voyage viennent d'être publiés et il est reçu à la radio pour un entretien exclusif mené par Mathilde, une étrange intervieweuse. Perdu, ou éperdu sous ce coup de projecteur, les temporalités se mêlent, passant de l'interview radio « pas sur la même longueur d'ondes » aux souvenirs oniriques d'un voyage déroutant, et bizarrement drôle.

Tiré d'une « histoire vraie », **Veiller sur le sommeil des villes** est une comédie qui raconte la traversée initiatique, mélancolique et drôle de ce Louis, double exagéré de l'auteur, dont le voyage vient former une question essentielle : à quoi sert d'écrire ?

NOTE D'INTENTION PAR LOUIS ALBERTOSI

*L'air est plein de nos cris.
Mais l'habitude est une grande sourdine.*
Samuel Beckett

Percer le silence de la ville

Le titre est presque antinomique, tant ce « sommeil des villes » est perturbé, habité de paroles, ou, pour le dire avec le sourire, bavard ! Cette profusion de mots est une réponse au silence contraint de la période covid, avec les divers confinements, couvre-feux, suivis de la longue fermeture des lieux de culture, vécue au moment même de ma formation professionnelle en tant qu'élève comédien, et sujet de vraie colère : à quoi bon jouer devant des salles vides ? J'avais été l'instigateur à ce moment-là, avec notamment mes camarades d'école Nine d'Urso et Joaquim Fossi, de la mise en place d'une ligne téléphonique que nous avons appelée **Les Veilleuses**. Le numéro de l'Ecole du Nord, école supérieure d'art dramatique de Lille, les soirs de semaine de 20h à 22h, était ouvert pour que nous lisions, à des inconnu-e-s, des textes choisis, parfois des choses personnelles, ou carrément des poèmes à la demande. L'expérience avait été belle et « utile », même à l'échelle singulière des personnes qui nous appelaient. Elle avait redonné du sens à notre travail. **Veiller sur le sommeil des villes** trouve son origine au même endroit, répond à ce même besoin, lequel demeure intimement depuis la réouverture des théâtres et des autres lieux dits « non-essentiels » : redonner du sens.

Le voyage dans le Pas-de-Calais raconté dans la pièce a eu lieu en septembre 2020, dans un contexte sanitaire encore difficile. La désertion du territoire et les autres difficultés du voyage évoquées sont authentiques. A mon retour à Lille, j'avais fait une carte blanche de vingt-cinq minutes dans le cadre des **Croquis de voyage** de l'Ecole du Nord, imaginés par l'actrice Cécile Garcia Fogel. De la mélancolie du voyage, j'avais souhaité faire l'alchimie en écrivant une comédie en forme d'entretien radiophonique au déroulement fantaisiste. D'un documentaire, s'amuser, comme dirait Agnès Varda, à faire un documenteur.

Suite à l'accueil chaleureux de cette première petite forme publique, et grâce notamment à l'enthousiasme du metteur en scène et directeur Christophe Rauck, j'ai totalement réécrit le texte pour en faire une pièce, décorréée de la seule période covid et du seul ancrage dans le Pas-de-Calais, même s'il elle s'y réfère. L'histoire embrasse toutes les situations de solitudes et de désertion qui se développent dans les villes, comme toutes les cicatrices, mêmes symboliques, de la crise sanitaire. Elle raconte une traversée dans le monde urbain comme une tentative de recréation de liens, de joie, par la poésie – en réalité par toute forme d'écriture. Ce chemin est porté par un jeune auteur et acteur, mon double maladroitement volubile, qui essaie de dire non pas tout ce qu'il a sur le cœur, mais tout ce qu'il a sur la langue.



Entrée d'Angoisse (2000), Edouard Levé

UNE DRAMATURGIE « PODCAST » ?

Le texte participe d'une théâtralité particulière, « limite », en ce qu'il privilégie, voire se centre sur des longues prises de parole. C'est que ce qui prime pour moi au théâtre, c'est l'oralité. C'est ça qui me semble, d'abord, faire la chose théâtrale, comme l'appétit que j'ai de la chose théâtrale. Ce que Sarah Kane résume magnifiquement : « rien qu'un mot sur une page et le théâtre est là ». C'est sans doute parce que je viens de la musique, mais c'est donc la réalisation concrète de l'écriture, la mise en corps et en voix d'un texte, l'appel que le texte fait aux corps et aux voix, qui me paraissent les plus importants. Et c'est ce qui m'a **conduit** dans l'écriture. D'autant plus que j'ai écrit en pensant immédiatement à la voix de Mathilde Auneveux pour m'accompagner, camarade rencontrée à l'École du Nord, qui est aussi chanteuse, et dont la plasticité de jeu, le timbre, la maîtrise vocale, la force d'incarnation, l'humour et l'inventivité, ont été de perpétuelles sources d'inspiration pour le théâtre que je veux faire.

Je dis « oralité », mais je n'entends pas spécialement « caractère du langage courant, oral ». A propos de ça, même dans les parties d'entretien radio, la langue est relativement « littéraire », et c'est justement de cette tension, de ce paradoxe (spontanéité d'un entretien - texte très écrit) que naît un des décalages comiques du texte. Aussi, la forme radiophonique permet une grande souplesse, avec le micro, l'assise, l'ambiance feutrée. Les parties du voyage, qui apparaissent en contrepoint, cassent l'assise de radio, mais ne décentrent pas l'écriture : les prises de parole restent longues, et travaillées par une recherche de la précision, parfois jusqu'à l'excès burlesque.

J'ai essayé dans ce texte de cultiver une dramaturgie du podcast, c'est-à-dire quelque chose où l'on accepte ces prises de parole longues, précises ; où cette longueur et cette primauté de la voix permettent un voyage aux articulations douces, et quelque chose qu'on écoute de façon douce aussi, souple, comme en marchant, comme dans les transports en commun, comme chez soi, le matin, le midi, le soir : comme on veut. Pendant l'écriture, je me disais que je faisais un spectacle pour les aveugles. Ça m'aidait parfois. Le visible est très important aussi, mais c'est bien le son qui est au centre dans ce texte – d'où vient également l'importance de la musique, en plus de rappeler la réalité des réalisations radiophoniques, avec les intermèdes musicaux et les jingles. Le premier voyage est celui de l'oreille.



Pictogramme pour Les Veilleuses (2021), Joaquin Fossi

PROPOSER UN ART POÉTIQUE

Je m'étais donné un rôle à tenir pour faire le voyage dans le Pas-de-Calais en septembre 2020, celui de l'ange Damiel écrit par Peter Handke et tenu par l'acteur Bruno Ganz dans les *Ailes du désir* (1987), le film de Wim Wenders. Il s'agissait de veiller, d'aider les habitants des villes que j'allais parcourir. Le voyage a finalement décidé que je veille sur leur absence, que je veille sur les villes comme endormies. Mon voyage, comme tous les voyages, a pris un chemin imprévu. Moi qui pensais, dans une désuète perspective romantique, jouer un ange qui aide le monde qui en a besoin, je me suis retrouvé dans la solitude et la perte d'alors, réduit à un ange qui a besoin de toute l'aide du monde. Ce renversement, sinon cet échec, a été le point de départ de mon écriture, pendant le voyage même.

L'aide la plus précieuse que j'ai trouvée alors a été celle de la compagnie des livres que j'avais avec moi, de tous les souvenirs littéraires, cinématographiques, picturaux, théâtraux, musicaux, qui m'habitaient. Et quand je ne les avais pas, je ressentais leur manque, le besoin d'eux. Cette prise de conscience est conjointe à la période particulière de l'année 2020 (et qui s'est poursuivie), où une forme de discrédit méprisant s'est déployé autour des productions et des métiers artistiques, déclaré-e-s « non-essentiels ». *Veiller sur le sommeil des villes* raconte comment les œuvres sont les vraies utiles, les vraies aides, les vraies guides – ce que Baudelaire appelait les « phares ».

S'opposant au point de vue parnassien de l'inutilité de l'art, le texte raconte l'apprentissage du personnage de Louis : apprendre à aider, à son tour, comme les œuvres l'ont aidé lui – lui ont été utiles.

A travers l'histoire de Louis et de son trajet semé d'embûches amusantes, venant des errances du voyage ou de l'interview aux allures d'interrogatoire, se dessine progressivement un véritable manifeste, un « art poétique » qui clame haut et fort l'utilité des œuvres. Non pas une utilité pratique, mais vitale. Que les œuvres d'art, par la force des émotions qu'elles créent, nous ouvrent, comme l'écrit le philosophe François Jullien, à la « solidarité des existences », à « l'interdépendance des réalités ». Autrement dit, que les œuvres nous ouvrent à ce qui est plus grand que nous, et même, nous fassent nous sentir moins seul-e-s.

Inscrire ce « plus grand que nous » au sein de la chose la plus partagée, la plus banale, précisément la « commune », le monde urbain, c'est le lien fécond qui m'intéresse de tisser dans *Veiller sur le sommeil des villes*. Et que les œuvres travaillent à soigner et à rompre nos solitudes, c'est sans doute la trouvaille fondamentale qui attend Louis à l'issue de son voyage. Et celle que la pièce veut mettre en scène...



Performance dans les détrit' (1961), Bernar Venet



Photogrammes de *rushes* (2021), Louis Albertosi

EXTRAITS DU TEXTE

MATHILDE. – Louis Albertosi, on peut lire dans votre livre, je vous cite :

« mes journées sont remplies d'un mal envahissant, l'ennui des autres qui peuple les rues et les ravage. Les rues sont grises. Grises, grises... ».

Ça continue sur deux pages.

Depuis quelques années, on entend beaucoup de gens, des citadins justement, rêver de campagne, rêver de quitter les métropoles, les villes. Mais Louis Albertosi, y est-on vraiment malheureux dans les villes ?

LOUIS. – Euh non je ne crois pas. Pour moi la responsable du climat morose de mon voyage, c'était la situation, pas la ville en tant que telle. C'était un moment de crise – il faudrait y retourner aujourd'hui pour comparer. Les villes ont peut-être été plus meurtries. Ou alors, disons que c'était plus visible. Je veux dire, une grande place déserte en plein centre, c'est remarquable. Un village désert, c'est habituel.

MATHILDE. – Louis Albertosi, votre livre fait 306 pages. Pourquoi ? (*Temps. Pas de réponse, Louis ne sait pas quoi dire.*) Votre livre est un véritable carnet de voyage, chapitré en fonction des villes que vous avez parcourues. Ces villes, sur lesquelles vous portez un regard amoureux en dépit des conditions particulières du voyage, de l'époque du voyage, vous ne vous privez pas d'en recenser les absurdités, les bêtises, voire les incohérences. Vous parlez à plusieurs reprises de ville- palimpseste, comme on appelait ces fameux parchemins qu'on réutilisait, au moyen-âge notamment, pour écrire à nouveau par-dessus.

LOUIS. – Oui. J'invente rien en disant ça, mais ça me paraît être très exactement ce que sont les villes. Des grands palimpsestes à ciel ouvert. Des territoires bâtis qu'on gratte, et sur la ruine desquels on construit d'autres choses. Et ça crée des choses ou rigolotes, ou scandaleuses. C'est assez courant dans les villes de voir un bâtiment classé, historique, que la plupart des gens trouvent beaux, en face d'immeubles ultra-récents construits avec des matériaux peu chers et que les gens trouvent laids. C'est courant de voir du béton en face de la pierre de taille. Ça exaspère les gens souvent. Moi ça m'amuse. C'est un rappel que la ville est un organisme vivant. Ça n'empêche pas qu'il y a des choses qui sont scandaleuses. Mais le plus souvent on exagère, les choses ne sont pas laides, elles sont anodines. Les villes, banales. Merlimont par exemple, c'est pas extraordinaire.

MATHILDE. – Ah c'est pas beau. J'y suis allée une fois. C'est pas beau.

LOUIS. – Mais c'est justement là que moi je sers à quelque chose. Que j'essaie en tout cas. Je me donne comme mission de réinvestir poétiquement la ville. Il y a plein de poètes de la ville, Baudelaire, Jacques Réda, Supervielle, Calvino, et d'autres. Ils font œuvre utile, vraiment. Et porter un regard sur les choses anodines, ça sert autant la littérature que la chose anodine en question. C'est l'alchimie du regard. Et ça ne veut pas dire que la matière qu'on transforme poétiquement est laide, impropre, excrémentielle. Ça veut simplement dire qu'on la réactive en la transposant, par la représentation. On lui rend hommage. On lui dit : « je t'ai regardée ». J'aime bien la phrase d'Arthur Cravan, l'écrivain-boxeur : « les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses ».

[...]



Emmanuelle Béart dans *Les Passagers de la nuit* (2022), Mikhaël Hers

QUELQUES MOTS SUR L'ESPACE

La pièce mobilise deux espaces-temps distincts, celui du voyage dans le Pas-de-Calais, et celui de l'interview radio, soit un moment qui a existé et un autre qui n'est que pure fiction. Pourtant la mise en scène renversera la nature de ces deux espaces : l'interview radio sera traitée de façon volontairement réaliste (table, micros avec bonnettes, environnement lumineux d'un studio de radio), tandis que l'espace du voyage sera d'avantage un espace mental, voire onirique, avec projection vidéo sur un écran faisant le fond de scène, plateau relativement nu, et lumières sculptant la scène pour figurer les étapes. Ce renversement permet une mise à distance poétique, et un brouillage des pistes qui concourt autant à l'étrangeté de la pièce qu'à ses rebonds comiques.

Les photos ou vidéos qui seront projetées sur l'écran en fond de scène pendant les scènes du voyage dans le Pas-de-Calais seront extraites de séries photographiques ou de rushes vidéo de l'auteur, faits pendant le voyage de 2020 à l'origine du texte ou plus tard à Lille.

La présence d'un piano droit pour les intermèdes musicaux de l'interview radio et les autres interventions musicales permet une sensualité acoustique propre à la musique « live », une mise en présence concrète. La présence d'un « vrai » piano et non d'une bande sonore est aussi primordiale pour les moments chantés, où l'accompagnement doit se faire entre le chanteur/la chanteuse (les deux acteurs du spectacle sont aussi chanteurs) et l'instrumentiste.

À PROPOS DE LA MUSIQUE

Le pouvoir de la musique commence là où s'arrête celui des mots.

Richard Wagner

L'amour que je porte à la musique est de l'ordre de l'évidence, vécu comme tel en tout cas, si bien qu'il m'est étrangement difficile, dans le cadre d'une note d'intention, de me justifier de donner une place importante à la musique dans le théâtre que je veux faire. Je ne désire rien faire sans la musique. Il y a sans doute d'abord une raison personnelle à ça, à savoir que ma première pratique artistique a été la musique, au conservatoire municipal de Cergy, et que c'est la découverte de la pratique d'ensemble, bien plus que le travail solitaire, soliste, qu'il s'agisse de musique de chambre ou du répertoire orchestral, qui a initié mon envie de travail théâtral, où je retrouvais alors et pouvais développer de façons nouvelles l'harmonie, l'accord, le désaccord, le dialogue, la structure, le but commun, etc.

Ceci étant dit, je peux parler de la place particulière de la musique dans le spectacle. Le relatif dénuement du dispositif scénographique, comme la situation d'une moitié du texte, à savoir l'entretien radio avec intermèdes musicaux, permet à la musique d'intervenir, non pas comme décor, mais comme autre personnage. Elle amène le point de vue invisible, ramène sensiblement ce que les mots ne peuvent pas exprimer. Le piano a été choisi pour son caractère harmonique et sa plasticité : soliste, accompagnateur, plusieurs sons en même temps, etc., il peut tout faire. Le corpus musical est composé de musique française, choix non pas conduit par chauvinisme mais par une volonté de cohérence avec le voyage : un voyage en France, doublé d'un voyage mélancolique. Cette mélancolie particulière me paraît une des caractéristiques de la musique française, avec aussi notamment un travail prédominant de recherche sur l'harmonie, depuis Rameau jusqu'à Gérard Grisey, en passant par Debussy pour le dire vite. Ces pistes expliquent, dans les envies actuelles (avant les répétitions), la présence de pièce

d'Olivier Messiaen, de Jean Cras, de Jean-Philippe Rameau (de la musique pour clavecin qui tient bien le passage au clavier moderne du piano), ou de Charles Tournemire.

L'envie de travailler aussi sur une création sonore pré-enregistrée et modifiée par ordinateur, laquelle permet un onirisme plus cinématographique, qui m'intéresse pour plusieurs scènes du texte et qui met en contraste, et donc en valeur, les interventions de musique « live », m'a invité à faire appel au jeune créateur Mathieu Ducarre, qui avait réalisé deux créations sonores pour lesquelles j'avais eu un vrai coup de cœur, sur les spectacles *Barbares* d'Antoine de Toffoli (théâtre de l'ENSATT) et *La Nuit des temps* de Liora Jaccottet (Théâtre de l'Athénée).

Certaines pièces seront pour voix et piano, réunissant texte et musique. L'envie actuelle est, pour une scène de rêve qui forme un pivot du texte, de composer avec Mathilde Auneveux la musique d'une chanson. Mathilde et moi avons déjà écrit et fait de la musique ensemble, et voyons dans cette nouvelle collaboration l'occasion heureuse de poursuivre ce travail (un exemple consultable ici : <https://youtu.be/gf9kd-q4OuA?si=JZ-J-6R6bK2OkCZz>).

152

XIX. Je dors, mais mon cœur veille

(Ce n'est pas d'un ange l'archet qui sourit, - c'est Jésus dormant
qui nous aime dans son Dimanche et nous donne l'oubli...)

Lent (♩=72)

PIANO
pp souple et suave

8^a bassa...!

8^a bassa...!

8^a bassa...!

Un peu lent (♩=80)

mf avec charme

8^a bassa...!

8^a bassa...!

8^a bassa...!

D. & F. 13,230

Partition de *Je dors, mais mon cœur veille* (1944) d'Olivier Messiaen

ÉQUIPE ARTISTIQUE

LOUIS ALBERTOSI

Comédien, auteur, metteur en scène



Après avoir étudié la musique et le violoncelle au conservatoire municipal de Cergy, Louis passe deux ans au conservatoire du XXe arrondissement de Paris dans la classe d'art dramatique de Pascal Parsat. Il intègre ensuite la 6e promotion de l'Ecole du Nord à Lille (2018-2021), dirigée par Christophe Rauck. Il y travaille notamment avec Cécile Garcia Fogel, Alain Françon, Jean-Pierre Garnier, Cyril Teste, Pauline Bayle et Marie-Christine Soma.

En 2021, Christophe Rauck lui confie le rôle-titre dans le *Henry VI* de Shakespeare qu'il met en scène avec la promotion sortante de l'Ecole du Nord, au Théâtre du Nord et au théâtre Nanterre- Amandiers.

Attiré par le répertoire classique comme par les créations contemporaines, il a retrouvé depuis Cécile Garcia Fogel pour sa mise en scène du *Legs* de Marivaux à Nanterre-Amandiers, Christophe Rauck pour un nouveau Shakespeare, *Richard II* avec notamment Micha Lescot et créé au 76e Festival d'Avignon, mais aussi Alain Françon dans sa mise en scène de la comédie contemporaine de Nicolas Doutey, *Le Moment psychologique*, aux côtés de Dominique Valadié, Rodolphe Congé, Pierre-Félix Gravière... En 2023, dans *Lettre à une deuxième mère*, l'autrice Constance de Saint Remy lui permet d'incarner Simone de Beauvoir, rôle qu'elle a écrit pour lui et qu'elle met en scène à l'Athénée théâtre Louis-Jouvet. On le retrouve à l'hiver 2024 à la Comédie de Béthune pour une nouvelle création contemporaine, *Paysage de pluie* de Nicolas Girard-Michelotti mis en scène par Jean Massé. En 2024-2025, il joue dans *4,7% de liberté* de Samuel Hercule et Métilde Weyergans en tournée. Depuis la rentrée 2024 il se perfectionne en chant lyrique dans la classe de Claudine Le Coz au conservatoire Hector Berlioz à Paris. *Veiller sur le sommeil des villes* est son premier spectacle en tant qu'auteur et metteur en scène.

MATHILDE AUNEVEUX

Comédienne, chanteuse

Mathilde Auneveux est formée au Cours Florent, à l'école des Enfants Terribles, à la London School of Dramatic Art de Londres, dirigée par John L. Taylor puis à l'École du Nord sous la direction de Christophe Rauck, qui lui confie le rôle de la reine Margaret dans sa mise en scène d'*Henry VI* de Shakespeare, spectacle de sortie de la 6e promotion. Au théâtre, elle joue notamment avec Clément Poirée dans *Autopsie Mondiale* d'Emmanuelle Bayamack-Tam, autour des figures de Britney Spears, qu'elle incarne, et Michael Jackson.

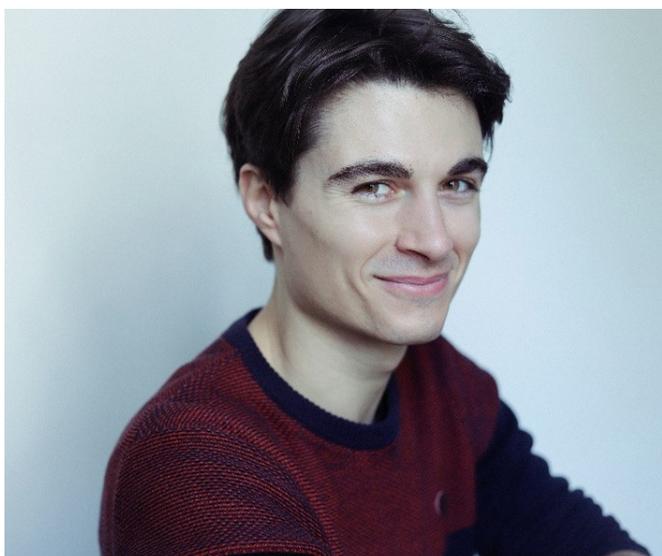
Au cinéma, elle tourne avec Xavier Legrand *Avant que de tout perdre* et *Jusqu'à la garde*, et fait partie des talents Adami cinéma 2024.

Mathilde est également chanteuse et sort en 2020 deux singles en solo sous le nom de Lili J, *Pissua* et *Space scream*, puis en 2022 Pink Lady. Son premier EP, *The Waiting Line*, paraît en janvier 2024. Elle retrouve Clément Poirée dans sa mise en scène de *L'Avare* de Molière à la rentrée 2024, spectacle repris à l'automne 2025.



NICOLAS GIRARD-MICHELOTTI

Collaborateur artistique



En parallèle d'un master de lettres, Nicolas Girard-Michelotti s'est formé comme comédien à la Classe Libre du Cours Florent, avant d'intégrer le parcours auteur de l'École du Nord de Lille (2018-2021). Il termine sa formation avec le spectacle *Henry VI* de Shakespeare, monté par Christophe Rauck, avant d'assister à la mise en scène la compagnie Zone Poème pour Barbare puis David Bobée pour l'opéra *Fidelio*.

Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France, il bénéficie pour la saison 22-23 d'une Résidence Tremplin au Théâtre du Grand-Bleu.

Ce dispositif lui permet de découvrir la création à destination du jeune public. Son monologue *Je venais voir la mer* — prix des Journées de Lyon — se crée aux Plateaux Sauvages en novembre 2022, dans une mise en scène de Nicolas Petisoff. Christophe Rauck lui passe commande d'un diptyque pour les douze comédien-nes de la Belle Troupe du Théâtre Nanterre-Amandiers. Les pièces voient le jour en juin 2023.

À l'occasion du Festival Jamais LU, sa pièce *Au ciment la brume* est mise en lecture à Théâtre Ouvert, puis au Théâtre aux Écuries de Montréal. L'année suivante, Théâtre Ouvert accueille deux nouvelles lectures de ses textes à la 9e édition du festival FOCUS : il présente *Paysage de pluie* (dirigée par Jean Massé) et *Les Incendiaires*, qu'il co-dirige avec Alain Françon.

Il assiste Pascal Rambert à la mise en scène pour le spectacle *Seizeaucentre*, créé au Théâtre du Nord avec les élèves du Studio 7 de l'École du Nord, puis met en scène *Barbie sur le récif* dans le cadre du Cabaret de curiosité du Phénix de Valenciennes.

Il crée avec Jean Massé la compagnie LICHKA. Leur premier projet commun — *Paysage de pluie* — est lauréat de l'Incubateur de la Comédie de Béthune, et se crée en mars 2024.

Il publie *Cosmonaute* et *Mon pays de terre rouge* à l'École des Loisirs, et *Les Incendiaires*, *Point d'orgue*, *Barbie sur le récif* ainsi que *Je venais voir la mer* aux Solitaires Intempestifs.

Avec joie et régularité, et depuis leur rencontre à l'École du Nord, Nicolas Girard-Michelotti et Louis Albertosi ont collaboré pour des lectures, des maquettes, des spectacles. C'est en pensant à Louis que Nicolas a notamment écrit les rôles de Théo dans *Lichka*, ville d'amour, de Zackariya dans *Les Incendiaires* et — à partir d'improvisations au plateau —, le rôle d'Adam dans *Paysage de pluie*.

MATHIEU DUCARRE

Créateur son et vidéo

Passionné par les arts sonores, Mathieu quitte l'Institut National des Sciences Appliquées de Toulouse (INSA) pour se former à la création sonore à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (ENSATT) à Lyon. Il finalise son master avec la rédaction d'un mémoire sur la Contemplation Sonore, qui tente de placer l'écoute aux fondations de la création, pour le spectacle vivant et pour des installations.

Les notions de contemplation et de fascination sont d'ailleurs au cœur de ses recherches sonores et musicales.

En 2023, il collabore à l'ENSATT avec le metteur en scène Antoine De Toffoli sur le spectacle *Barbares*. Au théâtre de l'Athénée (Paris) il crée le son de *La Nuit des Temps*, écrit et mis en scène par Liora Jaccottet. Depuis janvier 2024, Mathieu participe à la création sonore du spectacle *Bad Block* dans la compagnie de La Boîte à Sel - une forme participative autour d'objets sonores connectés.



LÉA TILLIET

Scénographe



Durant ses études dans le design et les arts appliqués, Léa découvre le métier de scénographe, lui permettant d'allier son intérêt pour le design d'espace à son amour premier : le théâtre. Un métier à la croisée de multiples savoir-faire, permettant d'imaginer des univers poétiques, intimes, avec une liberté qui lui manquait jusqu'alors. Après des stages en atelier de décor et avec des scénographes, elle poursuit sa formation à l'ENSATT, et en sort diplômée fin 2023. Depuis elle travaille comme scénographe, dessinatrice technique et assistante à la scénographie sur des projets aux économies très différentes. Elle a imaginé la

scénographie de *Buster My love*, mis en scène par Sarah Delaby-Rochette et Elise Martin, le décor du concert *Guérison* de la chanteuse Flèche Love actuellement en tournée, ou encore *4,7% de liberté*, mis en scène par Samuel Hercule et Métilde Weyergans, en tournée également depuis 2023. Enfin, elle assiste pour la première fois la scénographe Hélène Jourdan pour *Le Dialogue des Carmélites* mis en scène par Tiphaine Raffier, créé à l'Opéra de Rouen en février 2025. Elle assiste actuellement Alban Ho Van pour *La Flûte Enchantée* mis en scène par Clément Cogitore qui sera créé au Festival d'Aix-en-Provence en 2026.

Elle travaille actuellement sur la scénographie de 3 créations : *L'indormable Nuit*, mis en scène par Lucie Hennebert qui jouera à la Cartoucherie, en septembre prochain, un spectacle de danse, Judith, chorégraphié par Anne-Charlotte Schoepfer, et enfin *Veiller sur le sommeil des villes*, mis en scène par Louis Albertosi, ici même à Nanterre-Amandiers. Enfin, elle travaille régulièrement comme dessinatrice technique au Théâtre du Châtelet.

MARINE FLORES

Créatrice lumières

Marine est devenue éclairagiste par ses expériences et ses rencontres. D'abord ambulancière puis électro, puis régisseuse lumière et aussi générale dans divers milieux du spectacle : théâtre, musique, danse, rue... Elle se tourne ensuite vers la création, mettant à contribution ses diverses compétences techniques et humaines. Elle se retrouve dans les mots du photographe Elliott Erwitt : « Une image est bonne si elle a ces deux qualités, la composition et le contenu, mais aussi la magie ». En 2023 elle fait la création lumières de *Lettre à une deuxième mère* de Constance de Saint Remy à l'Athénée théâtre Louis-Jouvet. Plus récemment, elle a créé les lumières du spectacle de danse *Coquelicots ou Shall we dance ?* de la compagnie 4120 corps (Liban), de *Bois-diabole* écrit et mis en scène par Alexandra Guénin pour le Théâtre à la carte (Congo, Guyane), ou encore du concert *Kogoba Basigui* par le Red Desert Orchestra le sextuor malien Kaladjula Band.



Depuis 2016 elle collabore régulièrement avec Margaux Eskenazi et la compagnie Nova, et crée les lumières de *Et le cœur fume encore* (2019), *Gilles ou qu'est-ce qu'un samouraï* (2021), et *Kaddish, mémoires* (2024) avec la Belle troupe de Nanterre-Amandiers. Elle éclairera aussi le prochain spectacle de Margaux Eskenazi, *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, qui se créera à La rose des vents, scène nationale de Lille Métropole, début 2026.

MARIANNE DELFAU

Costumes



Marianne Delfau est cheffe costumière et styliste. Elle travaille au croisement du cinéma, du théâtre et de la mode, en tissant pour chaque projet une identité visuelle sensible et incarnée. Formée par le plateau et nourrie d'images, elle collabore aussi bien avec des maisons de luxe qu'avec des artistes du vivant, alternant productions de cinéma, performances et créations scéniques. Elle conçoit le costume comme un langage à part entière, capable de traduire les états intérieurs, les dynamiques de groupe, les tensions invisibles. Ses créations cherchent toujours à rendre visible une émotion, un geste, un basculement.

VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES

Calendrier prévisionnel de création

Du 26 janvier au 22 février 2026 : 4 semaines de répétitions chez nous à Nanterre (salle de répétition puis Petite salle en conditions techniques)

Du 23 février au 8 mars 2026 : 2 semaines de répétitions à Théâtre Ouvert dans la grande salle

Création à Théâtre Ouvert du 10 au 13 mars 2026 (4 représentations)

Mardi et mercredi 19h30

Jeudi et vendredi 20H30

puis au Théâtre Nanterre Amandiers du 18 au 28 mars 2026 (10 représentations)

Mer, jeu, Ven 19h30

Sam 18h30

Dim 22 mars 15h30

Disponible en Tournée à partir D'avril 2026

Le 10 avril à La Barcarolle scène conventionnée du Pays de Saint Omer, Le Moulin à Café

Renseignements financiers et techniques sur demande

Contact Production / Diffusion :

Alice Perot-Hodjjs

a.perot-hodjjs@amandiers.com

06 75 44 21 78